



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales, C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

E-mail : bulletin.asfs@netplus.ch

L'abjuration du pasteur Sten Sandmark

J A B
1950 SION 2

L'abjuration d'un pasteur à Saint-Nicolas-du-Chardonnet

Le dimanche 30 juillet a eu lieu, en l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, la cérémonie publique d'abjuration du pasteur luthérien d'Oskarshamn (Suède), Sten Sandmark, et de son adjoint Joacim, séminariste luthérien de 19 ans.

Dans le contexte de la crise dans l'Église, le pasteur avait manifesté l'intention de rejoindre la Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X. Aussi est-ce l'un des quatre évêques de cette Fraternité, Mgr Tissier de Mallerai, assisté de l'abbé Schmidberger et de l'abbé de Cacqueray (supérieur du district de France), qui a reçu son abjuration, dont nous publions la profession de foi, ainsi que la déclaration publique que le pasteur a faite le 16 juillet dernier à ses paroissiens luthériens. L'évêque de la Fraternité Saint-Pie X a donc absout les deux convertis des peines canoniques qui frappent aussi bien les hérétiques que les schismatiques, leur conférant ensuite le sacrement de confirmation, avant qu'ils ne reçoivent la communion au cours de la messe qui a suivi.

La dernière adresse du pasteur Sten Sandmark à ses paroissiens

Le 16 juillet 2006

Mes bien chers frères,

Pourquoi je retourne à l'Église qui fut celle de mes ancêtres d'avant 1517 ?

– Parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui s'est lui-même révélé comme une Trinité : le Père, le Fils provenant du Père, et le Saint-Esprit qui, lui, procède du Père et du Fils.

– Parce que le Fils de Dieu, envoyé par le Père, s'est incarné dans le monde en se faisant homme pour nous libérer du péché et de la mort par son sacrifice sur la Croix.

– Parce que le Christ a fondé seulement UNE Église, et qu'il a lui-même établi saint Pierre comme pierre angulaire (Mt 16, 16-19). Elle est sa propre fondation pour le salut, afin que, après sa Résurrection et son Ascension, elle poursuive son œuvre de Rédemption dans le temps et dans l'espace par la prédication de l'Évangile, l'offrande du Saint Sacrifice de la Messe, l'administration des sept sacrements et la mission pastorale qu'il lui a confiée lorsqu'il a dit : «Comme le Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie» (Jn 20, 21).

– Parce que, de même qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il n'y a qu'un seul Rédempteur, Notre Seigneur Jésus-Christ, il n'y a également qu'une seule religion instituée par le Fils de Dieu : l'Église Une - Sainte - Catholique - Apostolique. Elle est le Corps mystique du Christ (1 Co 12, 27).

– Parce que seul saint Pierre a reçu le pouvoir de mener le troupeau (Jn 21, 15-17). C'est lui qui a établi l'Église à Rome et y a subi le martyre; il trouve son successeur légitime dans le souverain pontife romain.

– Parce qu'il est nécessaire d'appartenir à cette Église pour obtenir le salut : «Celui qui vous écoute, m'écoute; et celui qui vous méprise, me méprise; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé» (Lc 10, 16).

En 1517, Martin Luther, pour sa propre perte, s'est séparé de cette Église aussi bien en doctrine, qu'en liturgie et en discipline et a entraîné des nations entières dans cette funeste séparation. Par la suite, et dans le sillage de cette déchirure, d'innombrables sectes se sont formées qui, toutes, se réclament du Christ, mais dont aucune ne peut se prévaloir de remonter jusqu'à lui par une succession ininterrompue dans l'unité avec le successeur de Pierre. Pas même l'Église de Suède. L'ordination des femmes ainsi que la bénédiction accordée aux unions homosexuelles illustrent combien cette Église s'est éloignée de la mission du Christ et de l'enseignement des apôtres.

Après de longues années de lutte et de prière, j'ai décidé de quitter cette communauté pour revenir à l'Église fondée par le Christ lui-même, à l'épouse de l'Agneau immolé.

L'Église à laquelle je retourne se trouve actuellement elle-même secouée par une crise sévère. Mais c'est à elle, et à elle seule, que le Christ a fait la

solennelle promesse que «les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle» (Mt 16, 18).

Je me recommande à vos prières et vous promets de prier moi-même pour vous et pour tous les chrétiens, afin que tous trouvent dans le troupeau du Christ le refuge et le salut éternel. Cette prière débordante d'espérance, je l'adresse de manière toute particulière à Marie, la Mère de Dieu fait homme, modèle de l'Église en son Immaculée Conception et sa Virginité.

Sainte Brigitte, forte dans la foi et unie avec l'unique Église de Rome,

Intercédez pour la Suède qui est votre pays natal et aussi le mien !

Veritas liberabit vos

(Extrait de *Présent*, 2.8.06)

Sa profession de Foi

Moi, N.N.,

Ayant devant les yeux les saints Évangiles que je touche de mes propres mains, je reconnais que personne ne peut être sauvé en dehors de la Foi que professe, croit, prêche et enseigne la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Je regrette vivement d'avoir erré gravement contre cette foi, parce que né hors de l'Église catholique, j'ai reçu et admis des doctrines contraires à son enseignement.

Maintenant, éclairé par la grâce divine, je fais profession de croire que la sainte Église catholique, apostolique et romaine, est la seule véritable Église établie par Jésus-Christ sur cette terre, et je me soumetts à elle de tout cœur, je crois tous les articles qu'elle propose à ma croyance, je réprouve et condamne tout ce qu'elle réprouve et condamne, et je suis prêt à observer tout ce qu'elle me commande. En particulier, je fais profession de croire :

– **Un seul Dieu en trois personnes divines, distinctes et égales, à savoir : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.**

– **La doctrine catholique sur l'Incarnation, la Passion, la Mort et la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ; l'union hypostatique des deux natures divine et humaine; la maternité divine de Marie en même temps que sa virginité sans tache et son Immaculée Conception.**

– **La présence véritable, réelle et substantielle du corps, joint à l'âme et à la divinité du Notre Seigneur Jésus-Christ, au Très Saint Sacrement de l'Eucharistie.**

– **Les sept sacrements institués par Jésus-Christ pour le salut du genre humain, à savoir : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage.**

– **Le purgatoire, la résurrection des morts et la vie éternelle.**

– **La primauté, non seulement d'honneur, mais aussi de juridiction du Pontife romain, successeur de saint Pierre, prince des apôtres et Vicaire de Jésus-Christ.**

– **Le culte des saints et de leurs images.**

– **L'autorité des traditions apostoliques et ecclésiastiques, et des saintes Écritures, qui ne doivent être interprétées et entendues que dans le sens qu'a adopté et adopte notre Mère la sainte Église catholique.**

– **Et tout ce qui a été en outre défini et déclaré par les saints canons et les conciles œcuméniques, spécialement par le saint concile de Trente et celui du Vatican.**

C'est pourquoi, d'un cœur sincère et d'une foi ferme, je déteste et abjure toute erreur, hérésie et secte contraires à cette sainte Église catholique, apostolique et romaine. Que Dieu me soit en aide ainsi que les saints Évangiles que je touche de mes propres mains !

L'Homme contre lui-même (I)

de Marcel De Corte (extraits)

Préface

...notre livre, comme nos ouvrages antérieurs, est profondément *réactionnaire*. Nous ne tenterons pas d'excuser l'adjectif. Si le retour à la santé est la réaction contre la maladie, il va de soi et la réaction peut seule nous sauver. Nous dirons simplement que nous n'excluons rien de l'animal raisonnable, sauf sa décomposition. (...)

Nous avons trop la passion de "l'éternel en l'homme" pour perdre notre temps à couper les cheveux en quatre. Nous préférons ingénument la saisie directe et immédiate du réel à la forgerie de clefs imaginaires qui ne servent qu'à crocheter des serrures fantomatiques. *Violenti rapiunt illud* (ce sont les violents qui l'emportent). Un tel aveu paraîtra outrecuidant à certains philosophes de métier. Nous leur rétorquons, avec tranquillité, avec assurance, que leurs divagations ne nous ont jamais rien appris. Nous n'avons pu croquer les noix vides que Kant et ses émules nous offraient dans leurs sacs. Ce ne sont pas les concepts volatils qui ont apaisé notre faim, mais les réalités solides de la vie.

Nous ne nous faisons enfin aucune illusion sur le succès de notre entreprise. En un temps tel que le nôtre, éperdu de byzantinisme, prosterné dans l'adoration des entités majusculaires : Peuple, Race, Liberté, Histoire, Évolution, etc. qui ne sont que la projection d'une pensée désincarnée et dont le caractère outrageusement simplificateur mime la simplicité du vrai, si ce livre rencontrait l'audience d'un vaste public, nous commencerions à douter de sa pertinence. (...)

Chapitre I

Les Transformations de l'homme contemporain

(...) Les cités ouvrières, les appartements semblables des buildings, les bâtiments de l'architecture fonctionnelle dont les centaines de fenêtres identiques nous regardent comme un œil de

mouche gigantesque, remplacent la diversité vivante des demeures de jadis. La standardisation des objets familiers envahit le milieu humain. D'un bout à l'autre de la planète, les hommes tendent à s'habiller, à se nourrir, à se loger, à chercher leurs plaisirs, à vivre et à mourir de la même façon mécanique. La vie humaine n'est plus rythmée par l'alternance du jour et de la nuit, des saisons froides et chaudes, du repos et du travail. Une technique perfectionnée a éliminé cette systole et cette diastole. L'inconscient de l'homme, travaillé par son infériorité biologique et par son inadaptation à la nature, se tend, se révolte et choit par impuissance dans la névrose. Un ennui sourd et mortel l'imprègne, que masque à peine la fuite continue dans le divertissement. Il est normal, si l'on peut dire, que ces milieux uniformes fermentent sans cesse à l'intérieur et débordent en mousse pâteuse à l'extérieur dans d'ignobles banlieues et jusque dans les campagnes. Ils sont à la fois figés et trépidants, inorganiques et cancéreux. Ils envoient partout de longues métastases destructrices qui uniformisent le monde entier. L'homme qui s'y trouve plongé, se cérébralise à l'extrême (ce qui ne veut pas dire qu'il devient plus intelligent, loin de là !), pense par schémas préfabriqués, ne perçoit plus que des sensations violentes, les seules qui soient encore accessibles à son état d'abstraction désincarnée. (...)

La transformation des relations interhumaines dans la vie moderne crève les yeux. Le divorce entre l'homme et son prochain accompagne partout la rupture du lien qui unissait concrètement l'homme à la nature. Cette dislocation s'observe à tous les niveaux de la vie sociale. Jadis les hommes se groupaient dans le sentiment qu'ils émanaient d'une même source. La famille était le type de communauté sur lequel se calquaient toutes les autres. Les ouvriers se rassemblaient autour du patron dans l'entreprise née de son génie industriel, les habitants d'un village, d'un bourg, d'une région autour du notable, les citoyens d'une nation autour du prince, les fidèles autour de leur pasteur, comme les enfants autour du père dont ils sont issus. La relation horizontale de proximité était étroitement dépendante de la

relation verticale de filiation. Les hommes s'éprouvaient réellement et effectivement solidaires les uns des autres dans la mesure où ils resentaient au milieu d'eux la présence concrète d'un père soumis comme eux au même destin. Aujourd'hui, les hommes se sont partout séparés du père comme ils se sont séparés de la nature maternelle. En termes psychanalytiques, on pourrait dire que le meurtre du père, historiquement et symboliquement accompli en la personne de Louis XVI, l'a marqué jusqu'au tréfonds de l'inconscient. Une véritable agression contre toutes les formes de la présence paternelle : le père de famille, le patron, le notable, le roi, le prêtre qui est l'Ancien, s'est déclenchée comme un raz de marée qui a submergé toutes les relations avec une telle puissance qu'il n'en reste plus que quelques îlots à travers le monde.

Il en est résulté une véritable distorsion des rapports entre les hommes : ceux-ci sont devenus de plus en plus imperméables les uns aux autres en dépit de leur entassement. Et comme il faut tout de même vivre ensemble, un rapport abstrait, le plus souvent juridique, s'est substitué au rapport concret disparu. Sans doute, des relations vivantes de type ancien subsistent-elles encore à l'intérieur des familles, mais elles se détendent de plus en plus dans l'espace et dans le temps. Le divorce, le partage forcé des héritages, l'indépendance de la femme mariée, son travail à l'extérieur du foyer, l'autonomie grandissante des enfants, les délabrent et les remplacent lentement par une simple inscription commune à la même page du registre de l'État civil. (...)

Le don Juan contemporain – dont le nom est légion – n'est plus l'homme qui aime toutes les femmes, il est une pensée hantée par la seule image abstraite du sexe.

Il est significatif que le type du séducteur ait disparu comme celui de l'amoureux de la littérature contemporaine, pour faire place à celui du "gigolo" ou de la petite brute. Un personnage littéraire, comme le vicomte de Valmont, pourtant fortement cérébralisé, est absolument impensable aujourd'hui.

Ce phénomène que je viens de décrire dans les formes inférieures de l'amour, se révèle également, hélas, dans les formes supérieures de l'amour et très singulièrement dans l'amour chrétien. Il transforme la charité, qui jaillit du cœur de

l'homme en présence du prochain dont nous percevons d'une manière concrète la misère ou la défaillance. Comme dans les organismes vieillissants et touchés par l'artériosclérose, nous voyons chez de nombreux chrétiens l'invincible et lente remontée vers le cerveau de cet amour unique dont saint Jean a parlé en termes de feu : «Comment celui qui n'aime pas le prochain qu'il voit aimerait-il Dieu qu'il ne voit pas ?» Un amour abstrait a submergé bien des mentalités chrétiennes et a exilé dans l'inaction l'amour concret pour le prochain en chair et en os. Il n'est pas douteux qu'une certaine *intelligentzia* chrétienne n'a plus guère au bout de sa pensée et de son amour que des abstractions : le peuple, le prolétariat, la démocratie, l'évolution sociale, sans parler de l'évolution générale de l'univers transformé en "noosphère" vers un "point oméga" qui serait Dieu, etc.

Le chrétien traditionnel n'a jamais aimé une abstraction quelconque. Il n'aime pas un ouvrier en tant que membre de la classe ouvrière, un duc en tant qu'aristocrate, un Patagon en tant qu'homme. Cela lui est rigoureusement impossible. Il aime tel ouvrier, tel duc, tel Patagon, tout simplement parce qu'il les connaît, parce qu'il partage leur vie, parce que des réalités communes très distinctes de leur qualité d'ouvrier, d'aristocrate, d'homme en général, ont tissé entre eux et lui des liens concrets. Il aime effectivement, au sens propre du verbe aimer, un certain nombre d'êtres humains, peu nombreux il est vrai, ses relations étant la plupart du temps restreintes. Il s'efforcerait de les aimer tous, autant qu'ils sont sur la terre, s'il les connaissait tous. Et si par hasard il rencontre un blessé au bord de la route, il le connaît alors et il l'aime. Mais l'amour de l'humanité lui est inconnu. De même qu'un homme normal aime, non la beauté, mais les choses belles, il aime non l'humanité, mais les êtres humains en chair et en os. Il les aime comme prochain, quelle que soit leur qualification. Or prochain signifie proche, près de quelqu'un, portant un nom propre, avec qui des relations effectives sont nouées. L'amour réel exige un objet concret, bien différent d'une représentation collective quelconque au sein de la pensée. Tout autre amour est la contrefaçon de l'amour. Si ce sentiment n'est pas chrétien, c'est que l'acception traditionnelle du mot chrétien a changé de sens.

Il paraît bien qu'elle change. Une espèce d'intellectualisme suspect, mâtiné d'affectivité trouble, un romantisme de l'amour sévit aujourd'hui dans bon nombre d'âmes chrétiennes. Là aussi le cœur remonte dans la tête d'où il redescend un peu moins cœur, un peu moins palpitant. On se tient quitte de toutes les exigences de l'amour parce qu'on aime le peuple, la démocratie, la classe ouvrière. On se convainc que c'est là le christianisme véritable et la charité authentique. Je pourrais citer les noms de dix intellectuels chrétiens dont les écrits et les paroles respirent cet "amour", et qui ne connaissent du peuple que leurs domestiques, de la démocratie que son principe théorique et les rapports qu'ils ont pu avoir avec une foule anonyme rassemblée dans un meeting, de la classe ouvrière que le plombier venu un jour réparer leur salle de bain. J'observe à l'entour de moi des centaines de chrétiens qui se mettent à aimer des idées semblables où le prochain en chair et en os s'évanouit en une sorte d'existence spectrale.

Que l'amour naturel et l'amour surnaturel se boursoufflent en abstractions est aisément explicable. L'amour des entités abstraites, où fond l'homme concret comme neige au soleil, est infiniment plus facile que l'amour du prochain en chair et en os. Comme le dit un humoriste anglo-saxon, «il est très facile à l'homme d'aimer la femme, mais il est plus difficile d'aimer la sienne». L'amour véritable tire au surplus l'être hors de soi et le fait passer tout entier en autrui. Il est un don. Mais les abstractions ne sortent pas de la pensée qui les pense, sauf sous forme d'encre et de salive. Elles y ont leur siège inamovible. Les aimer équivaut à aimer sa propre pensée, à s'aimer soi-même, à ne jamais sortir de soi. Le dernier des hommes en est capable.

Dès que le rapport de l'homme à la nature et celui de l'homme à l'homme se modifient, se transforme également la relation de l'homme à Dieu. Si la nature n'a plus qu'un visage humain défiguré, si l'homme n'a plus qu'un visage humain dilué dans des abstractions, comment le Christ pourrait-il encore être connu et aimé ? (...)

Leur stérilisation là où sévissent les entités abstraites : État, race, classe, peuple, démocratie, prolétariat, etc., ne l'est pas moins. Nous touchons ici à l'essence même de la vie moderne : l'idolâtrie du collectif sur le plan politique et sur le plan économique.

Pour comprendre ce phénomène dont l'étendue et la persistance sont uniques dans l'histoire, il faut d'abord comprendre que la seule idole que l'homme puisse substituer à Dieu est le Moi. Il n'y a pas d'autre idole que le Moi. La multiplicité des idoles se ramène à l'infinie capacité de métamorphose du Moi protéiforme. Il faut ensuite comprendre qu'il n'existe pas la moindre différence entre cet animalcule que nous appelons le Moi et ce "gros animal" qu'est le collectif : ils sont aussi rigoureusement identiques que possible.

Qu'est-ce que le Moi sinon le produit de la rupture de tous les liens qui unissent l'homme au monde et qui charrient vers lui la présence du réel ? L'homme réduit à son Moi tranche les artères qui le relie à la réalité et au Principe de toute réalité. Il se vide perpétuellement du sang qui le nourrit. Il s'allège continuellement de tout ce qui le fait être. On se méprend donc grossièrement lorsqu'on affirme que le Moi n'a pas besoin d'autrui. Le Moi est au contraire ce qui a essentiellement et tyranniquement besoin d'autrui. Son indigence est telle qu'il doit tout exiger des autres dont il se sépare sans jamais pouvoir rien leur rendre. Le Moi est un vampire et il vampirise les autres avec d'autant plus de force et d'impatience qu'il est lui-même plus creux. A la limite, le Moi doit tout dévorer pour se refaire une existence qui fuit par toutes ses plaies. C'est la collectivité humaine tout entière qu'il convoque pour tenter d'être.

Ces collectivités : peuple, classe, race, prolétariat, sont des dieux. Le Moi s'adore à travers elles. Il se divinise insidieusement en elles. Il idolâtre les collectivités parce que ces collectivités coïncident avec lui-même. Il les adore parce qu'il s'adore. Il est donc absurde de parler de l'irrégion contemporaine. Jamais la vie humaine n'a été plus imprégnée de mythologie. Jamais les hommes n'ont cru avec une telle ferveur, un tel fanatisme, un tel enthousiasme. Tous les grands mouvements politiques de masses auxquels nous assistons depuis quelques lustres sont des épidémies religieuses. Ils n'ont rien de politique au sens propre du mot. Ils visent uniquement, sous une direction politique qui les utilise, à conférer à chaque Moi le statut d'une divinité. (...)

A suivre

(D'autres extraits dans le prochain numéro)

L'apparition de la Très Sainte Vierge sur la Montagne de la Salette, le 19 septembre 1846 (III) “L'enfance de Mélanie”

(Extrait de l'étude audio de M. H. Bourgeois disponible chez nous)

Première Communion et imposition des stigmates

Un jour, le bien-aimé frère lui parut plus grand, plus âgé que de coutume. Il était vêtu d'une manière que la sauvage ne connaissait pas. Elle ne verra que plus tard, à l'église, les vêtements sacerdotaux. Sur la poitrine, il y avait un cœur d'où partaient des rayons de lumière et de flammes. Le doux frère porta la main vers ce cœur et, avec deux doigts, en retira un petit rond très blanc sur lequel il y avait son portrait vivant, posa le petit rond blanc sur les lèvres de Mélanie et disparut. «A peine, écrit-elle, l'eus-je reçu et eut-il touché mon cœur que je me sentis une nouvelle vie et un désir plus pur de souffrir, de supporter les mépris, la pauvreté, l'abandon des créatures et mille morts pour la seule gloire de Dieu. Je me sentais abîmée dans mon néant. Il me semblait que je n'existais plus.»

Un peu plus tard, son petit frère se montre à elle et, s'approchant, il lui dit : «Quelle est la faveur que désire cette si mesquine créature ? Mentalement, je répondis : – Avec la volonté de la Lumière éternelle, je demande sa plus grande gloire par la voie du crucifiement avec mon Dieu. A l'instant, mon tout aimable petit frère souffla sur mes lèvres, puis mit ses deux petites mains sur ma tête. Aussitôt, je sentis de fortes douleurs. Puis il mit sa main droite sur ma main droite, qu'il pressa; puis, sur ma main gauche, sur mes pieds et sur ma poitrine. Dès que je fus touchée par la main bénie de mon frère, de la manière que je viens de dire, j'éprouvais dans ces parties de mon corps de grandes douleurs, surtout les vendredis, et quelques fois le sang coulait des plaies qui s'y formaient et ensuite se fermaient d'elles-mêmes sans laisser de traces. Ces plaies duraient environ trois heures, de 2 heures l'après-midi jusqu'à 4 heures et demie. Certains vendredis, elles commençaient le jeudi soir et restaient ouvertes jusqu'au vendredi soir. Des fois, elles ont été ouvertes tout le temps du Carême. Je sentais une vive douleur, comme si les nerfs se contractaient. Et j'aurais voulu souffrir plus encore si c'était possible. Il me semblait que je n'étais plus moi.»

Dans l'écrit de 1852, Mélanie précise qu'à mesure qu'elle-même augmentait en âge, les douleurs augmentaient aussi. A plusieurs reprises, elle écrira qu'elle ne veut pas tenir de correspondance pendant le Carême. Les stigmates en sont peut-être une des raisons. Certaines de ses lettres à l'abbé Combe, à l'abbé Rigaux, à l'abbé Roubaud, portent des traces de sang, plus ou moins bien nettoyées à l'eau, et ces lettres sont le plus souvent datées du vendredi.

Mais reprenons le récit de Mélanie. «Parut aussi la très grande reine et impératrice Marie, qui me dit avec ineffable douceur et bonté : – Ma fille, la grande miséricorde de Dieu est avec vous. Je veillerai sur vous comme Mère et Maîtresse. Ne craignez rien lorsque, avec droite intention, l'œil de votre âme sera appliqué pour remplir le désir de Dieu. Il faut, unie au mérite de Jésus-Christ, vous offrir continuellement pour l'exaltation de la Sainte Église, et surtout pour le clergé. Surprise et saisie de respectueuse affection, mon cœur au comble du bonheur et de la reconnaissance me rendait comme muette. En même temps, je me voyais si mesquine et j'étais si heureuse; comme les autres enfants, j'avais une maman, une maman qui m'aimait beaucoup, et qui savait où j'étais.

Après tous ces jours passés dans le bois, le samedi – je sus que c'était un samedi par la voix intérieure – mon frère me dit intellectuellement que je devais rentrer chez mes parents, avant que des discussions n'éclatent en famille à cause de mon absence. Nous partîmes, et aussitôt je me trouvais près de la maison. J'entendis mon père qui venait vers moi. Il m'embrassa et me demanda d'où je venais, et depuis quand j'étais absente. Je ne sus rien lui dire parce que, en vérité, je ne savais depuis combien de jours ou de semaines j'étais dehors. Mais je lui dis que j'avais été avec mon frère. Il me demanda ce que j'avais mangé. Je lui répondis que mon frère me donnait des choses bien bonnes. Mon père s'apaisa et le calme revint dans la famille.»

Vous avez sans doute remarqué : Mélanie sœur de mon cœur. On le retrouvera souvent. A rapprocher de sainte Gertrude “épouse de mon cœur”, sainte

Marguerite Marie “servante de mon cœur”, sainte Rose de Lima “rose de mon cœur”.

Mélanie avec sa tante

L'autobiographie rapporte aussi une maladie grave où Mélanie refuse d'être examinée par un médecin. Et cette maladie lui dure 5 à 6 mois. «Mais, écrit-elle, quand je fus entièrement rétablie, je fus plus d'une fois encore mise dehors par ma chère mère que je ne cessais d'affliger. Mais alors, je me retirais avec joie dans le bois où je savais retrouver mon cher frère; et qui était si bon. Pour l'ordinaire, quand la nuit était venue, je me couchais sur l'herbe et m'endormais les bras en croix. Plusieurs fois, la neige tombait pendant la nuit et me couvrait entièrement. Mon frère venait vers moi le matin et m'appelaient de sa douce voix. Aussitôt la sauvage se réveillait en appelant son bon frère qui, en lui donnant seulement la main pour l'aider à se mettre debout, faisait disparaître la neige. La première fois, je demandai à mon bien-aimé frère comment il avait fait pour m'enlever toute cette farine froide, et me sécher. – Par la prière à notre Bon Dieu, me dit-il. – Ah ! Oui, oui..., lui dis-je, vous l'aimez beaucoup votre Bon Dieu Jésus-Christ. Voilà pourquoi il vous a vite écouté. Quand je l'aimerai, comme vous, beaucoup, beaucoup, il m'écouterait aussi vite, à cause qu'il nous aime tant.»

Pendant deux ans, Mélanie sera souvent recueillie par sa tante, qui la fait prier avec elle et dire le chapelet. Le dimanche, après les Vêpres, elle l'emmène avec d'autres personnes en pèlerinage à la chapelle de Notre Dame du Gournier, sur le chemin de la Salette. Un jour que Pierre Calvat était allé travailler dans un village un peu éloigné, il avait dit à Julie : je ne reviens pas samedi soir, vous ne m'attendrez pas de toute la semaine suivante. Le samedi, le père n'étant pas rentré, on l'avait attendu jusqu'à minuit. Avant de se coucher, la mère vint vers le lit où, cette nuit-là, afin que le père ne dît pas qu'on ne soignait pas cette enfant, explique Mélanie, où cette nuit-là elle avait fait coucher la louve, elle la fit lever et la mit dehors. La pluie tombait en abondance. Le temps était très sombre, de sorte que la sauvage ne voyait pas à se conduire. Elle traversait la route, lorsqu'elle la vit embarrassée par une espèce de grande charrette couverte. Elle se mit dans cette charrette et s'y endormit. Le maître ne tarda pas à venir atteler ses chevaux et partit. C'est l'intervention du petit frère qui évita que cette promenade involontaire se terminât par la noyade dans le torrent. «Ma tante m'envoyait à l'école, dit encore Mélanie. Mais pendant un an, je n'appris pas seulement à bien connaître les lettres, les enfants ne m'appelaient que la muette parce que je ne parlais jamais et que j'étais toujours dans un coin,

toute seule. Un jour la bonne maîtresse me forçait de lui dire pourquoi je ne voulais pas dire sa leçon. Je lui répondis que c'était parce que sa leçon ne disait pas joli, et que dans le ciel on ne disait pas des choses laides comme ça... et que je ne voulais faire ici que ce que je devais faire avec ma maman dans le paradis. Et puis, ajoutai-je, je ne veux plus venir à l'école, parce qu'on y fait trop de bruit. J'ai peur que mon cœur l'entende; car mon petit frère m'a dit bien des fois : Ma sœur, ce que je vous recommande, c'est que vous fermiez bien votre petit cœur à tous les bruits du monde. N'écoutez pas ce que le monde dit. Ne faites pas ce que le monde fait. Ne croyez pas ce que le monde croit. – Et comment vous appelez-vous, mon enfant ? reprit la maîtresse. – Mon frère m'a toujours dit sœur. Voilà mon nom. Ce furent à peu près toutes les paroles de la sauvage pendant un an environ qu'elle fut à l'école.»

Ce nom de soeur, elle va le porter pendant toute son enfance. Ce sera son nom chez les maîtres qu'elle servira dès l'âge de 6 ans, et on le retrouvera plus loin dans la bouche même de son père.

La visite à la maman du ciel

«Un jour de congé, je crois que c'était le Jeudi-Saint, j'allai comme à l'ordinaire passer cette heureuse journée de congé dans les bois. J'avais environ 6 ans. Là, j'étais toute pensive et je pleurais de ce qu'on n'aimait pas bien et beaucoup mon Bon Jésus. Je demandais à ma maman de bien, bien me faire souffrir, afin de donner l'amour de Dieu aux gens qui ne l'avaient pas. Car je croyais que, quand mes souffrances augmentaient, l'amour du Bon Dieu croissait chez les autres. Aussitôt, je vois venir mon frère, que je n'avais pas vu depuis longtemps, qui me dit : Sœur, c'est aujourd'hui que nous allons voir notre maman.» Et les voilà transportés devant un grand espace, tout tapissé de noir, à traverser sous une pluie de croix et les injures des gens qui habitaient ces lieux. (Mélanie met entre parenthèses : Ensuite, un deuxième espace tapissé d'un certain blanc.) Mais les croix y étaient plus grandes encore, plus nombreuses... «Oh ! Dieu, quelle traversée ! Les gens se réunissaient sur le chemin pour me charger d'injures. Mais ce qui me fut le plus sensible, ce fut d'y voir grand nombre de membres du clergé. Quelques personnes même voulaient me frapper. Mon frère regardait tout cela sans rien dire. Mais, je le répète, ce qui m'était le plus sensible, c'était de voir et d'entendre des personnes, des personnes consacrées à Dieu, me dire toutes sortes de choses pour me décourager et me crier : Singulière...» Comment ne pas voir ici la préfiguration de l'ambiance qui accompagnera sa vie sur terre, avant de rejoindre sa maman du ciel ?

(à suivre)

La place royale faite à la Vierge dans l'apostolat

Lettre de M. l'Abbé Berto à une jeune fille le 31 janvier 1938 («*Le cénacle et le jardin*» pages 374-375).

Émerveillons-nous avec l'Abbé Victor Alain Berto et passons sans cesse par Marie.

Combien je voudrais que cette année de jubilé marial marquât pour vous un progrès décisif dans la connaissance du mystère de Marie ! Je vais, quant à moi, d'émerveillement en émerveillement. Je réalise comme je ne l'avais jamais fait la mission universelle de la Sainte Vierge, et le caractère nécessaire de notre piété à son égard. Inutile de rien tenter sans elle; on perdrait son temps. Il est du plan inéluctable de Dieu que nous ne puissions aller vers lui que par elle. Quelle erreur de se figurer que passer par elle, c'est faire un crochet; au contraire, c'est quand on ne passe pas par elle qu'on fait un crochet, et même pis qu'un crochet, car c'est s'égarer tout à fait.

Il est possible qu'il y ait, au départ de la terre, plusieurs chemins qui vont à Dieu; mais ces chemins, au bout d'un certain temps, se rejoignent tous pour n'en faire plus qu'un seul. Si à quelque distance du point de départ, on

n'a pas rencontré la Sainte Vierge, c'est le signe certain qu'on s'est égaré...

Le meilleur chemin... c'est le plus court (la Sainte Vierge). Dans ce chemin, on a dès le premier pas la Sainte Vierge dans la perspective. Impossible de viser droit à Dieu sans qu'elle soit dans la ligne de mire.

Voyez que la Sainte Vierge est le lieu de passage nécessaire de toute grâce qui descend et de toute prière qui monte. Rien ne part d'elle, ni ne se termine à elle, mais rien n'est en dehors d'elle. Qui a une fois compris cela n'est pas loin de la vraie dévotion, qui n'est pas une dévotion de «pratiques», mais de dépendance et d'esclavage.

Avez-vous lu *Le Secret de Marie*, du bienheureux Louis-Marie de Montfort ? Voilà un livre ! Un livret plutôt, il est très court, mais quelle pénétration du dessein de Dieu sur la Sainte Vierge ! J'aimerais qu'un jour ou l'autre (quand vous serez prête, sans rien forcer), vous fassiez cette consécration que le bienheureux propose (j'ai fait la mienne le 21 novembre 1923, à Rome). Nous en reparlons.
(Extrait du *Saint Pie* N° 123, oct. 04)

SAINTE SOLANGE – 10 MAI

C'est vers 860, au village de Villemont près de Bourges, dans le Berry, que naquit Solange. Ses parents, serfs du comte local et vigneron, lui inculquèrent de solides bases de la religion.

Le grand Bossuet dit d'elle, dans un de ses sermons qu'«elle ne respirait que du côté du ciel».

Elle eut très tôt une dévotion particulière à sainte Agnès, la vierge martyre.

Préposée dès son enfance à la garde des moutons, Solange affectionnait cette modeste occupation qui lui laissait le loisir d'admirer et de contempler Dieu dans la splendeur de ses œuvres.

Toutes les légendes de sa vie s'accordent à dire qu'elle assistait chaque matin avant l'aube au Saint Sacrifice, qu'elle guérissait les malades et chassait les démons. La légende du bréviaire nous apprend qu'«elle était belle de visage et plus belle encore par la foi». Désirant se consacrer entièrement à son divin Époux, elle fit vœu de virginité perpétuelle.

Mais l'un des trois fils du comte Bernard de Poitiers qui régnait sur la contrée, Rainulfe, s'éprit de la jeune fille et décida de l'épouser. Les comtes de Bourges possédaient un manoir dans la région et le jeune seigneur y venait souvent. La bergère repoussa ses avances lui affirmant qu'elle avait déjà un époux. «Je suis la fiancée du Christ, votre maître et le mien !» lui asséna-t-elle ! L'irascible Rainulfe tenta d'enlever la jeune fille et, comme elle parvint à s'échapper de ses

étreintes et à s'enfuir, il la rattrapa, tira son glaive et lui trancha la tête.

D'autres versions de la légende affirment que Solange pria si fort pour préserver sa virginité qu'une violente averse tomba et calma les ardeurs du seigneur impétueux ! Ce qui l'exaspéra et conduisit à l'issue fatale.

Le village de Saint-Martin-du-Cros s'appelle désormais Sainte-Solange. Une nouvelle église fut édifée sur sa tombe. La croyance générale est que la naissance au ciel de la petite sainte est le 10 mai, vers l'an 880.

Elle est la patronne des enfants, des bergères, des victimes d'enlèvement et de viol.

Elle est bien sûr invoquée pour faire tomber la pluie.

La «bonne sainte», comme on l'appelle toujours dans le Berry, est patronne de cette province ainsi que de la ville de Bourges.

Un pèlerinage diocésain a lieu tous les ans à la chapelle du lieu du martyre, construite au XIXe siècle à un kilomètre du bourg. Ces manifestations se déroulent le lundi de la Pentecôte. (Prions cette Vierge d'esprit et de corps, espérance des pèlerins pour que soit maintenu chômé, ce jour férié !) car c'est ce jour, un certain 9 juin 1511 qu'eut lieu la translation des reliques de la sainte.

Oui, humble enfant de notre pays, honneur de notre peuple, joie des anges, priez pour nous !

(tiré de : *La Gazette des Amis de la Lecture*, mai 2006, avec la note «lu dans *Una Voce*»)